

Le collégien et le sentimental

Jean Éthier-Blais, *Fragments d'une enfance*, et *Le seuil des vingt ans*, Montréal, Leméac, 1989 et 1992, 179 et 239 pages

Jean Basile, *Keepsake 1*, Montréal, VLB Éditeur, 1992, 145 pages.

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 34, numéro 4 (202), août 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (1992). Compte rendu de [Le collégien et le sentimental / Jean Éthier-Blais, *Fragments d'une enfance*, et *Le seuil des vingt ans*, Montréal, Leméac, 1989 et 1992, 179 et 239 pages / Jean Basile, *Keepsake 1*, Montréal, VLB Éditeur, 1992, 145 pages.] *Liberté*, 34(4), 126–132.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

LE COLLÉGIEN ET LE SENTIMENTAL

Jean Éthier-Blais, Fragments d'une enfance, et Le seuil des vingt ans, Montréal, Leméac, 1989 et 1992, 179 et 239 pages. Jean Basile, Keepsake 1, Montréal, VLB Éditeur, 1992, 145 pages.

Jean Éthier-Blais a visiblement beaucoup aimé les années qu'il a passées au collège de Sudbury. Le premier tome de ses mémoires¹ racontait la lutte inégale que mène, au sein de sa famille, un petit garçon contre sa vocation d'écrivain, refusée, repoussée, parce qu'elle rend trop différent, mais que fortifient chaque jour un peu plus certains traits de l'enfance. Le goût du monde souterrain, par exemple, qui fait d'une lingère une nouvelle Perséphone. La clarté du petit catéchisme de la province de Québec. Qu'est-ce que la substance? demandaient les enfants du Québec dans les années 30.

On appelle substance ce qui existe tout seul; la couleur n'est pas une substance, car on ne peut supposer la couleur en dehors d'un objet quelconque coloré (...) La couleur, la forme, le goût, le poids tombent sous nos sens; on les appelle des espèces ou des apparences².

1. Jean Éthier-Blais, *Fragments d'une enfance*, Montréal, Leméac, 1989.

2. *Ibid.*, p. 136.

Pendant huit années, les Jésuites de Sudbury enseigneront à Jean Éthier-Blais comment démêler la substance et l'espèce. Ils feront si bien qu'il sera écrivain, ce grand jeune homme paresseux, «mal luné», qui fait de méchantes gammes au piano et se collette en vain aux mathématiques.

Issu d'une famille petite-bourgeoise que l'instruction d'un cadet gênait un peu, Jean Éthier-Blais gagne un jour le premier prix du concours de français de l'Ontario: «un cours classique, offert en entier, huit ans d'études, des éléments latins au baccalauréat, par les Jésuites du Collège de Sudbury.» Au début de la course, des enfants; à la fin, des jeunes gens. Tout le sujet du deuxième tome des mémoires est là³.

Le Québec ayant fait le sort que l'on sait à ses collègues classiques, on peut être tenté de voir dans *Le seuil des vingt ans* quelque apologie nostalgique d'un âge révolu. Il n'en est rien. L'œil sec, la main ferme, Éthier-Blais «croque» les pères qui lui ont tout appris et pour qui l'instruction n'avait d'autre but que de dégager, comme une noisette de sa bogue, l'être véritable — et unique — qui se cachait, presque toujours à l'insu du principal intéressé, dans la pâte informe qu'on leur confiait.

Dans la pédagogie jésuite, plusieurs exercices permettent d'atteindre ce but: l'étude, le sport, le théâtre, le dépassement de soi, au premier chef l'exemple d'hommes qu'au grand dam de Pascal l'appel de la vocation n'a pas aliénés de leur nature humaine. «*Deo gratias*», disait le père recteur au réfectoire et «les pères avaient récréation à table». Dans la cave, une petite réserve de vin pour les jours de fête. Sortant des toilettes, un père rajuste sa soutane. Solitaire, le père Langlois fait des entrechats sur la patinoire, au son d'une musique tout intérieure, alors qu'un instant plus tôt il disputait âprement la rondelle. Jean Éthier-Blais aime la

3. Jean Éthier-Blais, *Au seuil des vingt ans*, Montréal, Leméac, 1992.

tendresse bourrue des Jésuites, leur camaraderie — leur fratrie plutôt —, où la distance salutaire entre maître et élèves se réduit sensiblement à mesure que les gaillards montent en graine.

À Sudbury, les lectures d'Éthier-Blais étaient variées. Lafcadio Hearn et Racine. *Connaissance de l'Est* et *La farce de Maître Pathelin*. Mais aussi *Orages sur mon corps*, écrit par un ancien élève de Brébeuf, André Béland, que l'histoire littéraire signale encore, de temps en temps, comme un exemple des craquements que faisait entendre la glace de la société québécoise. «Est-ce donc ça, Montréal?» se demande le jeune Éthier-Blais, perplexe, partagé entre la tristesse de voir où mène la «débauche intellectuelle» et les audaces d'une lecture qu'il devine condamnée. Bientôt viendra Hertel. En 1942, l'esprit fort est envoyé en exil à Sudbury. Il a tout lu, disait-on de lui. À Éthier-Blais et à ses condisciples alors en Belles-Lettres, Hertel enseigne «une histoire de la littérature française revue et corrigée par le professeur». Villon est au tableau d'honneur, les classiques passent à toute allure, les modernes arrivent en masse.

La grande force des Jésuites est, à mon avis, la suivante: on peut lire à livre ouvert leur tempérament, fait de générosité et d'un respect absolu de leur tradition; ils ne jouent pas la comédie, ils sont hommes et on se rend compte que chacun d'eux est aussi, à certains égards, un sommet, un pic de civilisation, à un geste, un regard, une réaction qui vous replace dans le contexte infini où Dieu et les hommes sont à la recherche de l'Un et des autres⁴.

Ces propos d'Éthier-Blais expliquent sans doute pourquoi un ancien élève des Jésuites, dût-il avoir jeté le froc aux orties, se distinguera toujours de ses semblables. Par la règle, la discipline, la vie en communauté, la direction de

4. *Ibid.*, p. 31.

conscience et les lectures, les Jésuites avaient l'ambition de former des êtres d'exception. Ils n'y parvenaient pas toujours, mais plus souvent tout de même que la pédagogie moderne, laquelle, généreuse de liberté, d'écoute «attentive» et de respect, ne produit que trop de copies conformes.

Mais, chose plus importante encore, la lecture d'*Au seuil des vingt ans* permet de comprendre la nature du mortier qui assurait la cohésion de la société canadienne-française des années 40, mortier où le catholicisme, comme chacun sait, ne comptait pas pour peu. Mais la foi du Canada français, en raison de sa nature même, trop peu intériorisée, trop «napolitaine» selon le mot d'Éthier-Blais, était condamnée à disparaître, du moins dans sa forme triomphante d'alors. «Avec son catholicisme, le Canada français n'a donné le jour ni à un philosophe, ni à un théologien, ni à un saint⁵.» Comment aurait-il pu? Aux théologiens et aux philosophes, comme aux poètes et aux artistes, il faut un terreau qui nourrisse leur singularité naissante. Romantique quand ailleurs on était symboliste, papiste quand on était républicain, peu instruit et pauvre, le Canada français pouvait-il être ce terreau?

Et qu'est-ce que le Canada français? En Ontario, il est peu de chose et en butte à des vexations constantes. Jean Éthier-Blais juge sévèrement les Québécois — ceux d'alors et d'aujourd'hui — à qui les querelles sur l'enseignement du français apparaissaient trop souvent «comme un épisode dérisoire et lointain⁶» dès lors qu'elles se situaient hors des frontières du Québec.

Mais au Québec, dans ces années-là, le Canada français avait peut-être trop à faire avec sa propre identité pour se montrer solidaire des minorités francophones du reste du

5. Jean Éthier-Blais citant l'abbé Lionel Groulx, *ibid.*, p. 212.

6. *Ibid.*, p. 77.

pays. En 1934, les «soirées musicales et littéraires» du Ritz-Carlton, rendues possibles grâce au mécénat de Jean Lallemand, valaient-elles le salon de Madame Verdurin? Dès 1920, Berthelot Brunet fait lire à Marcel Valois les deux premiers tomes de la *Recherche*. Qui est Marcel Valois? Un «proustien montréalais», explique Jean Basile. L'homme s'appelait en réalité Jean Dufresne et il adopta le prénom de Marcel en honneur de l'autre Marcel. En 1988, Marcel Valois vivait encore. Jean Basile aussi. Ils se rencontrèrent dans la maison de retraite où Marcel Valois jouait désormais aux cartes.

Le Montréal de Marcel Valois est aussi loin de nous que pouvaient l'être Combray ou Balbec-plage du narrateur de la *Recherche*. Basile, qui veut parler de Proust, parle du chauffeur de Proust, Alfred Agostinelli, de la réputation des soldats canadiens-français qui arrondissaient leur solde dans les bordels français durant la guerre (la Première), des amours masculines, de Montréal. En ce temps-là, une profonde amitié unissait Jean-Aubert Loranger — fin et racé — à Berthelot Brunet — plutôt laid —, qui était l'amant de la femme de Loranger, laquelle soupçonnait les deux hommes d'homosexualité. «Est-ce donc ça, Montréal?» L'opium n'était pas inconnu. *Sodome et Gomorrhe* non plus. Les campagnes peinaient sur la revanche des berceaux, mais, comme dit Basile, Montréal, anglaise, résistait.

Keepsake 1 est un mélange de souvenirs familiaux, de lyrisme attendrissant, de lectures d'enfance (*Sans famille* d'Hector Malot), où passent quelques jeunes filles que le soleil auréole d'un casque d'or ou roux. Jean Basile a connu lui aussi le collège et les pères. C'est rue de la Tour, à Paris, dans un pensionnat qui accueille les orphelins de l'émigration russe, que le jeune Pavel, personnage principal de la nouvelle intitulée «Un anniversaire», est puni pour avoir découvert trop tôt la sexualité des dortoirs. Pas de hockey à Sainte-Olga, mais un match de volley-ball, que Pavel ne disputera jamais.

Keepsake 1 présente plus d'unité qu'il y paraît. Les jeunes filles qui rendent visite aux garçons de Sainte-Olga répondent aux «jeunes filles en fleurs» de Proust. La passion de celui-ci pour son chauffeur, être plutôt fruste qui servit de modèle au personnage d'Albertine, renvoie à l'homosexualité masculine, dont la société montréalaise du début du siècle présentait, s'il faut en croire Basile, quelques exemples. Mais c'est précisément par cette volonté de tirer à lui l'homosexualité de Proust que l'essai que lui consacre Basile est le plus faible, même s'il constitue près de la moitié du recueil et que l'intérêt de sa lecture, fait d'un habile mélange de ragots cultivés, d'anecdotes et d'impressions de lecture, ne faiblit pas. Les lectures des écrivains sont souvent tributaires de leurs propres obsessions, et il semble que la perte de son innocence de lecteur est le prix que doit payer l'écrivain pour faire une œuvre. Le roman ou le recueil de poésie qu'il tient dans les mains, il le jauge plutôt qu'il ne le lit, et s'émeut de ce dont même il s'est déjà ému dans ses propres écrits. En cela, la lecture d'un écrivain est toujours moins généreuse que celle du profane. Traversée par Basile, la *Recherche* est réduite aux tourments d'une passion homosexuelle, dont le Montréal de l'époque se fait l'écho. C'est trop peu, même racheté par la lecture de *Sans famille*, que Basile fait précéder d'un portrait de ses père et mère, où le souvenir filial n'est pas sans rappeler — à sa manière — l'entreprise qui couronne la *Recherche*. «J'aimerais surtout parler de vagabondage car *Sans famille* est surtout un livre de vagabonds. Et qu'est-ce qu'un écrivain sinon un être qui marche et qui cherche?»

Jean Basile montre du doigt les gracieuses libellules à moteur qui commencent à sillonner le ciel que regarde Marcel Proust. Il déterre au passage un ou deux cadavres de Montréalais. Il lui arrive aussi d'être poète:

*«Et vous
chers compagnons de gibecière
que brinquebale la bandoulière
sur l'épaule du taciturne
inconnu et sempiternel
qui êtes-vous?»*

*«Nous sommes les perdrix perdantes
nous sommes les doux lièvres haletants
dont les longues oreilles sanglantes
chantent chantent chantent
comme la harpe éolienne
au vent»*

... en Russe sentimental.